

autres pensent ou désirent. Ils sont les indispensables travailleurs d'un univers qui n'est que création, entreprise, expansion. Leur esclavage est interdit, leur peine mérite un salaire et si les brahmanes ne doivent pas nécessairement leur enseigner les Védas, c'est-à-dire le savoir mystique, ils doivent néanmoins mener pour eux les rites et les sacrifices du culte.

La ségrégation sur la base des castes a été abolie à l'indépendance du pays, mais la République indienne reconnaît tout de même comme un élément de sa constitution la sauvegarde du patrimoine traditionnel hindou. Le système des castes n'est donc ni combattu par les institutions, ni favorisé, mais laissé libre de s'adapter de lui-même à la libéralisation du pays.

Étant laïque, tant au niveau de ses institutions que de sa législation, la république indienne interdit donc toute forme de ségrégation basée sur la caste, tout en pratiquant paradoxalement la ségrégation positive envers les castes les plus nécessiteuses. En somme, si le principe des castes est illégal, les castes elles-mêmes sont reconnues et leurs inégalités tentent d'être gommées ou allégées par un État interventionniste et égalitariste.

Rendues caduques par la modernisation du pays, les dénominations héritées des varnas ont été remplacées administrativement par de nouveaux termes bureaucratiques. On distinguera donc dans les recensements les plus récents, la classe générale, aussi appelée classe avancée (« Forwards Class »), les classes en difficulté (« Other Backward Class ») et les castes et tribus enregistrées comme particulièrement défavorisées (« Scheduled Castes and Scheduled Tribes »). Cette dernière classification se subdivise en classe urbaine nécessiteuse (« Scheduled Castes ») et peuplades indigènes en retard de développement d'autre part (« Scheduled Tribes »). Cette classification administrative a pour objectif de permettre aux castes en difficulté de se faire connaître afin de bénéficier du programme de discrimination positive.

À ces quatre varnas, il convient d'ajouter d'autres catégories qui peuvent s'apparenter aux varnas. On distinguera alors des groupes sociaux supérieurs aux varnas, en dehors des varnas ou inférieurs aux varnas.

La plus respectable des conditions est celle des sanyassims, les saints hommes, c'est-à-dire ceux qui ont fait le vœu de dédicacer

leur existence à l'adoration des divinités. Il s'agit des yogis, des gourous et des sadhus. Parce qu'ils ont renoncé à vivre dans notre monde d'illusions, ils n'occupent officiellement aucune des varnas, mais leur place est nettement située au sommet de la hiérarchie sociale. Héritiers des mythiques rishis, les traditions ésotériques font d'eux les représentants des dieux sur Terre.

Il existe aussi des groupes sociaux dont le mode de vie n'est clairement pas intégrable aux varnas. Il peut s'agir de castes nomades, tels les artistes de rue, les commerçants ambulants, les prostitués ou encore les devins, voyants et nécromanciens. Nous pouvons aussi faire entrer dans cette catégorie les Indiens occidentalisés, étudiants et travailleurs émigrés, qui vivent coupés de leurs traditions et de leurs racines, mais aussi les peuples des nations étrangères, voisines ou lointaines, qui vivent sans connaître ni respecter les lois du dharma.

La catégorie la plus inférieure est la minorité la plus représentée dans la démographie indienne, celle des parias et autres dalits ou intouchables. Si elle n'est pas considérée comme un varna, c'est que son existence est liée à des activités trop compromettantes pour être respectables.

Elle se compose en trois parties d'importance égale. Il y a d'abord ce que les traditions présentent comme « la caste la plus basse ». Il s'agit d'une sorte de lumpenprolétariat dont les occupations sont limitées aux tâches les plus impures, c'est-à-dire les plus éreintantes et salissantes. Cette catégorie est aussi appelée les dalits, littéralement « les maudits, les interdits » et que l'Occident connaît sous le nom d'intouchables. Gandhi utilisait le terme paradoxal de harijans, « les envoyés de Dieu ». Les dalits, que nous nommerons à juste titre les parias, occupent les emplois les plus vils et dégradants, comme le ramassage à mains nues des ordures ou le tri sans protection des déchets.

Cette caste inférieure, si nombreuse mais si docile, n'éprouve pas le besoin de se révolter car le système implacable de la hiérarchie sociale indienne est tel, qu'il existera toujours une caste inférieure à la plus inférieure des castes, de sorte qu'une caste puisse toujours être proposée comme repoussoir à une autre.

Ainsi, un intouchable trouvera toujours un autre intouchable plus mal loti et moins respecté que lui, en fonction duquel il

pourra se sentir mieux loti et plus fort. La conscience de caste remplaçant la conscience de classe, malgré quelques zones de soulèvement de la guérilla maoïste, les mouvements révolutionnaires marxistes n'ont jamais été en vogue et jamais la population ne fut divisée entre possédants et possédés, car enfin, chacun dans ce pays se considère le possédant d'un autre et le possédé d'un troisième.

Enfin, une dernière catégorie de la population indienne n'est pas assujettie au modèle social védique, car elle n'en fait tout simplement pas partie. Il s'agit des indigènes appartenant aux tribus qui résident en marge de la société indienne et qui vivent dans l'ignorance des préceptes du dharma. On les appelle parfois du nom générique d'adivasi, terme dont la signification est proche de celle d'indigène.

LA HIÉRARCHIE FAMILIALE

Au sein de la famille, les trois premières varnas doivent être assumées par l'homme, qui doit défendre son foyer, tout en le faisant prospérer. Il va aussi de soi que dans la civilisation phallocratique indienne, si l'homme est le brahmane, que les fils, censés faire fructifier l'héritage familial et lui assurer une retraite, sont les vaishyas, la femme s'apparente quant à elle aux shudras. Elle doit obéissance à son mari, et c'est elle qui s'occupe des tâches domestiques salissantes.

De par ses menstruations, la femme est considérée comme impure et porte le sceau d'une malédiction. De fait, elle souffre en accouchant, ainsi que pendant ses règles et ne possède pas la force masculine pour se défendre. La femme, vue comme le sexe sale, car il est intérieur, suintant, sanguinolent, est donc dédié aux tâches ménagères salissantes, tant au niveau du foyer, que de l'entretien des collectivités et des voies publiques. La femme s'apparente même, durant ses jours de règles, dans certaines traditions hindoues, bouddhistes et musulmanes, à un paria, qui peut salir de son simple toucher la viande et le pain.

LES JATIS

Aux varnas, qui sont plutôt des concepts philosophiques que de réelles structures sociales, se superpose le touffu réseau des jatis, composé d'entre 3000 à 4000 jatis et de plus de 25 000 sous-jatis.

Les jatis sont un terme que l'on pourrait rapprocher de celui de confréries et dont l'importance est bien plus palpable et fondamentale que les varnas dans la compréhension des rapports sociaux indiens.

Si le varna d'un individu peut être sujet à confusion, à prétention, à réclamation, sa jati est quant à elle indiscutable, car elle est définie non pas par ses pratiques religieuses ou ethniques mais par son occupation professionnelle transgénérationnelle et ses liens familiaux. Une jati regroupe donc un ensemble de personnes occupant la même place sociale, jouant le même rôle et œuvrant pour un même bénéfice commun à l'ensemble de ceux qui peuplent la jati.

Une jati est plus qu'une famille, plus qu'une tribu, plus encore qu'une nation, c'est une raison d'être. C'est un contexte culturel et relationnel qui ne laissera jamais un Indien seul au monde, perdu sans idéaux ni repères. La jati est l'incarnation du rôle que les dieux ont assigné à l'homme, parmi une infinité d'existences possibles.

Œuvrer pour sa jati, et ainsi œuvrer pour la perpétuation de sa famille et de ses traditions, est fondamental pour un Indien et c'est pour cela que les jatis sont une réalité sociale bien plus concrète que les varnas. L'hindouisme et les varnas disparaîtraient, que les jatis seraient encore un des principaux rouages de la société indienne.

L'Inde se modernisant, des jatis disparaissent, par exemple la jati des rempailleurs, réduite au chômage technique par la diffusion des objets en plastique, ou encore la jati des maréchaux-ferrants. Inversement, d'autres naissent, comme la jati des journalistes ou des professionnels de la justice, qui répondent à la judiciarisation et à la « masse-médiatisation » du pays.

Une jati se définit avant tout par son degré de pureté mystique. Le régime alimentaire, les loisirs, les occupations professionnelles comme intellectuelles, les plaisirs tolérés ou interdits, tout cela est défini en grande partie par l'appartenance à la jati.

Paradoxalement, la jati n'impose pas d'occupation professionnelle particulière à ceux qui la composent. Naître dans une jati d'agriculteurs n'empêche pas de devenir médecin ou instituteur, mais la jati restera collée au destin comme un marqueur communautaire indélébile. De telle sorte qu'elle définira toujours

les principes primordiaux de l'existence d'un individu et de sa famille, quel que soit son métier.

Les jatis sont des groupes sociaux bien plus restrictifs que les varnas, tout en en faisant intimement partie. Dans les jatis, les mariages sont endogènes et patrilineaires et le mélange avec d'autres jatis n'est ni favorisé ni encouragé. Quand il s'agit d'une union avec une varna supérieure, le mariage inter-jati peut être toléré, mais quand il s'agit d'une union avec une jati inférieure, le mariage peut être réprouvé.

À l'échelle individuelle, le mariage avec des castes inférieures entraîne la mise hors caste de la lignée qui en sera engendrée, ou son identification avec la caste la plus inférieure des deux. Selon le sociologue Dipankar Gupta, les unions inter-castes ne représenteraient que 10 % des mariages actuels.

Cependant, avec les politiques de discrimination positive, un nombre de plus en plus croissant de castes supérieures cherchent à présent à s'unir avec des castes inférieures afin d'avoir plus facilement accès à des hautes études ou à des emplois de fonctionnaires. Une loi a même dû être votée récemment afin de lutter contre la prédation des castes supérieures sur les places réservées aux castes inférieures. En particulier, cette loi statufiait sur le fait qu'un simple mariage ne suffisait pas à rétrograder un membre d'une caste supérieure dans une caste inférieure.

Enfin, si la jati n'impose pas une figure tutélaire, elle suggère tout de même un lignage avec une divinité particulière, parfois généalogique, que l'on adore de manière transgénérationnelle, tout en laissant la possibilité aux individus et aux familles de suivre les enseignements d'un gourou qui leur sera propre et dont l'enseignement transcende souvent les jatis et les varnas.

Les jatis sont dirigées par les plus âgés, qui, regroupés à l'échelle d'un village, d'une ville et d'une région, portent le nom de « fraternités ». Ils veillent de manière collégiale au respect des traditions, de l'honneur et du rang de leur jati. Politiquement, afin par exemple de régler un conflit, seuls les chefs de castes sont habilités à entrer en contact avec les autres chefs de castes. Les chefs de castes peuvent alors infliger des amendes à ceux qui en font partie et qui ne respecteraient pas les règles de leur jati. Des coups de bâtons en bois de santal peuvent être infligés, ainsi que des

humiliations publiques. Ces pratiques sont cependant très rares et sévèrement réprimées par la loi, la morale et la dignité des Indiens. Pour une faute grave, un individu peut être exclu de sa caste, ce qui ferait de lui un paria.

Si la caste est mise en danger, la mise à mort de celui ou ceux qui la menacent peut être décidée. Ainsi fut assassinée Indira Gandhi, par son garde du corps sikh pour avoir ordonné le bombardement du temple d'or d'Amritsar. Son fils, trop conciliant avec le Pakistan, subit le même traitement. Occasionnellement, des musulmans accusés de viol, de meurtre ou de conversion forcée de jeunes hindoues, sont brûlés vifs sur les places des villages. Quand ils sont responsables du trafic illégal de bovins, des musulmans peuvent aussi être sévèrement pris à partie et roués de coups, voire battus à mort.

En Inde, si la violence individuelle est strictement interdite, et qu'un Indien courbera le dos ou s'enfuira plutôt qu'il ne répondra à un affront, la violence exercée en groupe et dans le but de sauvegarder l'honneur ou la réputation d'une caste, peut être au contraire encouragée. Incapables du moindre mal et même de la moindre pensée néfaste à l'égard d'autrui, soudain, ensemble, enfiévrés par la foule, les Indiens peuvent devenir fous, cruels et sanglants, ce qui n'est pas là le plus joyeux de leur paradoxe.

Si la Constitution indienne ne reconnaît pas ces tribunaux de caste, ils sont toujours en activité, bien qu'agissant rarement et seulement pour des offenses graves, en particulier dans les régions les moins développées du pays et soumises à la pression démographique et culturelle d'un islam conquérant. Dans les grandes métropoles, parmi la classe moyenne et bourgeoise, ces pratiques n'ont plus cours, et la justice républicaine lui a été substituée.

D'un point de vue politique, les jatis peuvent s'unir sur la base d'un intérêt commun, comme ce fut le cas avec l'arrivée au pouvoir du BJP, grâce à une alliance de plusieurs partis représentant les intérêts conservateurs des classes moyennes et supérieures hindoues. L'autre grand parti indien, le parti du Congrès, propose quant à lui une alliance inter-caste sur la base d'un projet indien commun, dont la démocratie, l'économie de marché et la base culturelle hindoue sont les piliers. Cependant, de nombreuses études l'ont

montré, un Indien ne vote en général pas en fonction du programme d'un candidat, de sa réputation ou de son avis personnel, mais plutôt en fonction des consignes de vote exprimées par les autorités de sa jati.

KULA ET GOTRA

Aux varnas et jatis se rajoute la kula, qui est la ligne familiale d'un individu ainsi que la gotra qui est l'ancêtre commun d'une communauté¹. Les mariages endogames à la gotra ou à la kula sont strictement interdits afin de ne pas créer de consanguinité. La gotra est la pierre angulaire sur laquelle reposent les prétentions de la jati tout entière. Dans la plupart des cas, il s'agit d'un personnage légendaire, incarnation d'un dieu, d'un roi ou d'un yogi ancestral. La gotra est adorée au même titre qu'un dieu.

CHANGEMENT DE CASTE

Théoriquement, si les jatis sont verrouillées, les varnas ne sont pas définitifs. Il est possible de changer de caste, dans le sens de s'élever socialement, mais non pas d'une manière individuelle, mais collective. Un Indien, seul, pourra s'enrichir, accéder à la consommation, vivre mieux, dans le luxe même, il pourra aussi être un chef ou un gourou, mais il ne pourra jamais quitter sa jati, ni s'élever en solitaire et de manière individualiste dans l'échelle des varnas.

Au contraire, collectivement, à l'échelle de la jati, il est possible de changer de statut, sur quelques générations, si le mode de vie de la communauté s'évertue à ressembler à celui d'un varna qui lui est supérieur. Ce qui permet alors d'évoluer, c'est le fait, pour une communauté tout entière, de changer d'activité, comme cesser de pratiquer le tannage pour à la place pratiquer la revente des chaussures, ou cesser d'être boucher pour devenir fonctionnaire, en

1 Un mythe jaïn raconte la naissance des lignées familiales et claniques : « Vers la fin de la troisième ère, la production des arbres à souhaits se réduisait. La détérioration générale de la situation entraînait le commencement des querelles et des disputes. Pour se protéger de ces disputes, et pour vivre en paix et en harmonie, l'homme formait des groupes, et le système « Kulkar » se développait. Un certain nombre de personnes s'unissaient pour former un « Kula » (une famille) et le chef du groupe était appelé « Kulkar ». C'était la tâche du « Kulkar » d'arrêter les discordes et d'établir l'ordre. » Up. Shri Amar Muni, *Les Vies authentiques des vingt-quatre Tirthankars* (jainworld.com).

somme, passer à une activité moins salissante et moins compromettante avec les lois du dharma.

Cette évolution doit se passer à l'échelle globale de tout le groupe social, car c'est le seul moyen pour le faire évoluer vers une autre strate. L'édification d'un temple, la récitation des Védas en public par un brahmane, la création d'une soupe populaire, l'adoration de la divinité du groupe social supérieur, sont d'autres moyens que possède une jati pour se purifier, c'est-à-dire laver ses existences passées en adoptant une nouvelle façon de vivre, plus stricte, plus consciente, et donc plus proche du Brahman, l'âme cosmique universelle qui ne connaît ni commencement ni fin.

Pour se rapprocher de la pureté, il faut aussi que la jati ait acquis une certaine aisance financière, car comme les femmes des hautes castes doivent être traitées avec conservatisme et ne pas travailler, il faut donc pouvoir être en mesure de se priver de leur salaire.

Enfin, l'ancrage géographique d'une caste est important pour en comprendre sa place sociale, car il se peut qu'une caste soit supérieure dans sa région d'origine, mais qu'elle ne possède pas le même statut social dans une autre région, où elle serait moins implantée et occuperait des activités moins valorisantes¹.

CASTE ET RICHESSE

Si les varnas et jatis sont parfaitement comprises et intériorisées

1 « Manu, sois en certain, le rôle qui a été assigné aux quatre castes universelles que sont les varnas doit être respecté par chacun des membres de la société. Un brahmane se doit donc d'exceller dans la pratique des rites mystiques, un soldat doit savoir défendre sa nation en cas de guerre et l'administrer avec justice en cas de paix, un commerçant ou un propriétaire terrien, doit savoir faire prospérer sa société et non pas seulement s'enrichir individuellement. Enfin, un travailleur doit travailler dur et avec zèle pour que les trois autres catégories sociales puissent s'épanouir correctement. C'est ceci, et exactement ceci que tu enseigneras à tes sujets. En cas de litige, sache enfin qu'une femme, issue d'un brahmane et d'une shudra, et qui porte l'enfant d'un membre d'une plus haute caste, cette nouvelle lignée n'attendra la plus haute caste qu'au sein de la septième génération issue de cette union. Durant sept générations, la descendance d'une telle union devra être considérée comme appartenant à la caste inférieure. Quant à celui qui a été engendré par un noble avec une femme non-noble, il peut devenir noble par ses vertus. Cependant, celui qui a été porté par une mère de sang noble, mais qui a pour père un homme du commun, celui-là restera pour toujours l'opposé d'un aryen. » *Lois de Manu*.

par la population, pour un Occidental, il est souvent difficile de comprendre que les castes indiennes ne sont pas nécessairement reliées à des degrés divers de richesse ou de pauvreté, mais surtout liées à un mode de vie dont les valeurs sont aux antipodes des nôtres.

Ainsi, les castes ne sont pas directement liées à l'argent. Les brahmanes, pourtant au sommet de la pyramide sociale, ont comme règle primordiale de ne pas s'enrichir, ni de vivre dans le luxe, ni même de travailler à des tâches trop difficiles ou prenantes. Ils ne peuvent donc en aucun cas être comparés à la bourgeoisie occidentale. De plus, les brahmanes, kshatriyas et vaishyas occupent souvent des postes de fonctionnaires et s'ils jouissent d'un certain statut social, ils n'occupent pas des postes à salaires élevés et les retards de salaires les concernant sont la norme, pouvant attendre plusieurs années dans le cas des soldats, des policiers ou des instituteurs.

La caste n'est donc pas une promesse de réussite sociale ni d'enrichissement personnel, mais plutôt l'assurance de faire partie d'une grande famille qui œuvre à la préservation de ses intérêts. De même, les castes laborieuses ne sont pas nécessairement pauvres. Par exemple, le chauffeur de rickshaw, qui gagne quelques dollars par jour, loue son véhicule non pas à un brahmane, mais à un autre shudra, qui lui-même est à la tête d'une grande entreprise de taxis dégageant des bénéfices importants. De même, la compagnie de nettoyage public, qui emploie des milliers de femmes parias à trier à mains nues les immondices, n'est en général pas dirigée par un brahmane ni par un vaishyas, mais par une jati de parias.

Il en va de même pour les emplois liés à l'artisanat et à l'industrie, dont rien ne prédispose les castes supérieures à les occuper. Ainsi, de nombreuses entreprises indiennes, parmi les plus prospères sont gérées par des dalits et emploient des dalits. À Varanasi, par exemple, l'une des jatis les plus riches et puissantes de la ville est celle des travailleurs de la mort. Elle est responsable du commerce du bois, nécessaire à la crémation des corps, et possède le monopole total sur les deux ghats nécrologiques de Hari Chandra et de Maheshwara. Cependant, malgré le fait qu'elle engrange des milliards de milliards de roupies sur les bords des ghats chaque année, malgré leur prospérité, cette caste des travailleurs de la mort

n'en demeure pas moins des intouchables, dont le contact est interdit aux vivants et que personne ne voudrait avoir dans son voisinage.

À l'inverse, des castes rurales brahmanes (telles les Daivaduyas, Rajapurs et Stanicas du Karnataka, les Maharatis du Kerala ou les Joshis et les Mahabrahmanes du Rajasthan), bien que faisant partie du varna supérieur des brahmanes, sont enregistrées par le gouvernement indien en tant que castes en difficulté ou en retard de développement, du fait des emplois agricoles peu rémunérés qu'ils occupent.

Pour s'intéresser à un exemple représentatif de la complexité des castes indiennes, regardons de près celle des Maharatis (Marathes). Cette caste est brahmane, mais dans l'Histoire, ils furent les principaux opposants militaires à l'hégémonie musulmane, ce qui les rapproche des kshatriyas. Quant à leur activité agricole, elle les rapproche des shudras, et leur classement administratif moderne est celui d'une caste défavorisée, en retard de développement. Enfin, cette caste est fortement subdivisée, car elle est composée de 96 clans fonctionnant de manière endogame, mais dominée par les cinq premiers clans dits « supérieurs ».

À présent que les concepts se cachant derrière une réalité complexe ont été expliqués, nous allons nous pencher sur chacune des varnas. On obtiendra une stratification sociale de l'Inde qui correspond à la hiérarchisation que l'Occident a en tête quand il pense au système des castes.

De la catégorie la plus noble à la moins noble, voici les différents groupes sociaux qui composent l'Inde et ses castes :

- Les brahmanes : prêtres, savants, patriarches, etc.
- Les kshatriyas : chefs, guerriers, responsables politiques, etc.
- Les vaishyas : commerçants, rentiers, artisans, etc. Cette caste est la plus récente, elle n'est pas toujours mentionnée dans les livres saints du védisme ou de l'hindouisme.
- Les shudras : ouvriers, main-d'œuvre, paysans, etc.
- Les « Intouchables », parias et autres « dalits ». Cette sous-caste s'ajoute artificiellement aux quatre autres et n'est pas mentionnée dans les livres saints du védisme ou de l'hindouisme. Il s'agit du lumpenprolétariat évoqué par Karl Marx.

LES BRAHMANES

La caste des brahmanes est probablement la plus complexe. Il convient donc de faire un point sémantique sur ce terme.

« Brahma » est un dieu cosmogonique, il a créé le monde de lui-même et le regarde évoluer sans le déranger.

Le « Brahman » est quant à lui un concept philosophique et mystique. Il est l'origine de toute existence, c'est une énergie sans forme qui dicte à la réalité son incarnation. Le Brahman concorde avec l'« Atman », qui est la conscience individuelle propre à chaque individu. Être pleinement conscient de sa double incarnation, tant dans le Brahman que dans l'Atman, est l'objectif d'un hindou. Les sanyassims font même de la connaissance du Brahman le sens de leur vie et y consacrent toute leur énergie.

L'illumination du Bouddha ne fut rien d'autre qu'une prise de conscience complète et absolue du Brahman. À l'intérieur du Brahman, qui est l'essence de toute chose, est compris le « samsara », le cycle des renaissances. Ainsi, pour un moine hindou, s'échapper du cycle du samsara, c'est aussi dépasser le Brahman pour rejoindre la « moksha », c'est-à-dire la désincarnation complète d'une existence individuelle.

Les « brahmanes », sont les dépositaires du Brahman dans notre réalité. Ils sont la caste la plus respectée et la plus considérée. Leur devoir est d'assurer correctement le culte. Cependant, il ne s'agit pas d'un clergé, car un brahmane possède une vie de famille, ne répond d'aucune autorité, sauf de sa jati. Il peut donc être simple citoyen en semaine et revêtir la robe blanche des prêtres le week-end, et officier ainsi à mi-temps, ou quart-temps. Contrairement à l'islam, le brahmane n'est pas un imam et il ne possède aucune autorité juridique ou politique, ces activités étant réservées à la caste des kshatriyas. Si un brahmane ne veut pas ou ne peut pas assurer l'office du culte, rien ne l'y oblige. Les « brahmines » sont les femmes des brahmanes.

Les valeurs intrinsèques des varnas des brahmanes interdisent les activités trop rémunératrices et l'enrichissement personnel. Les brahmanes ne sont donc pas en Inde l'équivalent de la haute bourgeoisie occidentale. Bien souvent, leurs conditions de vie égalent celles des autres nobles varnas, mais ne leur sont pas supérieures. Leur statut social ne reposant donc pas sur la richesse